

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 51

Artikel: Aux champs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248297>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

blonds de Rosette et, dès lors, elle vint souvent chez sa tante qui la gâtait comme elle avait gâté sa mère, mais sans consentir à pardonner à celle-ci.

III

Rosette allait atteindre ses douze ans quand le malheur s'abatit sur ses parents.

Son père, menuisier de son état, tomba malade et fut contraint pendant de longs mois à un chômage forcé, les clients l'abandonnèrent, les économies s'épuisèrent et quand, bien faible encore, il reprit la varlope et le rabot, il ne trouva plus d'ouvrage, plus de crédit, et les créanciers menacèrent de faire vendre la maisonnette du pauvre ménage.

En cette extrémité, Adeline se décida à s'adresser à sa sœur qui, vivant seule, était relativement riche et aurait pu facilement l'aider.

Mais les années avaient endurci ce cœur blessé : Ursule repoussa rudement la pauvre femme, lui reprochant son mariage avec aigreur et ne ménageant pas son beau-frère.

Était-il trop grand seigneur pour se mettre chez les autres, qu'avait-il besoin d'être à son compte ; s'il ne trouvait pas de travail au pays, il n'avait qu'à chercher ailleurs.

— C'est ce que nous ferons, puisque tu nous refuses, répondit doucement la jeune femme.

Tante Ursule éprouva une légère émotion à l'idée de ce départ... ils emmèneraient donc Rosette ?

— Écoute, dit-elle, d'un ton moins rude, je veux bien faire quelque chose pour ta fille. Laisse-la moi, je l'élèverai et elle héritera de mon bien.

Adeline secoua la tête.

— Non, répondit-elle, notre enfant est notre seule richesse, et puis Rosette serait malheureuse avec toi ; plus tard tu ne lui pardonnerais pas non plus de te quitter.

— A ton aise !

Adeline et son mari quittèrent le village pour aller chercher fortune ailleurs.

Comme ils passaient devant le logis de la vieille fille, une voix fraîche monta vers celle-ci.

— Adieu, tante Ursule.

Le cœur lui manqua, elle fut sur le point d'ouvrir sa porte, de rappeler sa sœur...

Mais elle se raidit contre son émotion.

— Tant pis pour eux, dit-elle.

Ce fut surtout tant pis pour elle.

Dès lors, elle n'eut plus aucune joie, aucune affection.

Elle vécut seule, isolée de tous, ne se plaignant qu'à amasser de l'argent, beaucoup d'argent dans un vieux bas, au fond de son armoire.

Pour qui ?

Pour personne, car elle ne songeait même plus à ceux qu'elle avait si durement repoussés.

Depuis trente ans qu'ils n'avaient plus donné signe de vie, ils étaient morts, bien sûr !

Et cette pensée ne lui arrachait même pas une larme.

IV

Cependant, ce soir-là, tous ces souvenirs effacés défilaient devant elle, tandis que son œil fixe contemplait les tisons blanchissants de cendre.

Elle revoyait sa vie, non telle qu'elle avait été, mais telle qu'elle aurait pu être sans son égoïsme et sa dureté.

Sa sœur, heureuse par elle et la bénissant ; sa petite Rosette grandissant auprès d'elle et venant chaque jour égayer son foyer désert ; enfin, sa vieillesse paisible entre toutes ses affections qu'elle avait flétries, et son dernier regard se reposant sur des êtres chers.

Et elle mourait seule, comme un chien !

Un matin, sa porte ne s'ouvrirait pas, on viendrait... On la trouverait raide, glacée, et l'on dirait :

— Bon débarras ! En voilà une qui ne laisse pas de regrets !

— Ah ça ! Qu'est-ce qui lui prend ? Qu'est-ce que ces idées-là ?

Par un effort de volonté, elle se tourne vers la muraille, enfonce sa tête dans l'oreiller et s'endort...

V

— Miséricorde ! que se passe-t-il !

Avec un fracas épouvantable, quelque chose vient de tomber dans la cheminée et se débat dans les cendres.

— Au voleur !

— Je ne suis pas un voleur, Madame, dit une petite voix tremblante.

Tante Ursule allume sa chandelle et voit un petit garçon pâle et grelottant qui joint ses menottes bleuies par le froid et la regarde avec terreur.

— Qu'est-ce que tu fais là, dans ma cheminée polisson ?

— Je ne sais pas, Madame... je me suis perdu... il fait si noir... J'ai entendu la cloche, j'ai marché de ce côté-là... j'enfonçais dans la neige... tout d'un coup j'ai senti que ça céda... Je vous demande pardon, Madame.

— Tu n'es pas du pays, alors ?

— Non, Madame, je suis Parisien et j'arrive de Saint-Quentin.

— Tu n'es pas blessé, au moins ? dit-elle un peu radoucie.

— Non, je crois... ça ne fait rien... et puis j'ai si froid que je ne sens pas le reste.

Pauvre petit ! attends je vas te réchauffer.

Tante Ursule alla dans le fournil et rapporta une brassée de sarments.

Bientôt un feu clair et pétillant répandit une bonne chaleur.

L'enfant souriait à la flamme, son pâle visage soufreux reflétant une béatitude infinie.

— Oh ! merci Madame ; que vous êtes bonne, dit-il.

Bonne ! Il y avait bien des années que la vieille fille n'avait reçu un pareil compliment ; elle en eut le cœur tout réchauffé.

Aussi, prenant le pauvre sur ses genoux, elle lava ses écorchures, lui prépara un peu de vin chaud et l'interrogea avec bonté.

Il s'appelait Louis Lefranc, il était orphelin ; sa mère était morte quelques jours auparavant à Saint-Quentin où la maladie l'avait contrainte de s'arrêter, et il avait dû continuer seul sa route.

— Où vas-tu comme ça ?

— A Thenelles, Madame.

— Thenelles, mais c'est ici.

— Ici ? quel bonheur ! Je croyais que je n'arriverais jamais.

— Tu as donc des parents ici ?

— Oui... je ne sais pas... Tenez, Madame, connaissez-vous ce nom là ?

Il tira de la poche intérieure de sa veste une enveloppe qu'il tendit à la vieille fille.

Elle devint très pâle.

— Pour qui ? demanda-t-elle d'une voix toute changée.

— Pour ma tante, si elle vit encore... En mourant ma pauvre maman m'a dit : « Mon petit Louis, tu n'as plus personne au monde que ta grand-tante Ursule ; elle ne t'a jamais vu, mais elle avait tendrement aimé ta mère et elle avait un peu d'affection pour sa petite Rosette... elle en aura peut-être aussi pour toi... Va la trouver et donne-lui cette lettre... » Oh ! mais il ne faut pas l'ouvrir Madame !

— C'est moi qui suis ta tante Ursule, dit-elle, en embrassant l'enfant tout saisi.

— Vous ! oh ! tant mieux vous avez l'air si bon !

En effet, les larmes, cette rosée divine, qui inondaient le visage de la vieille fille, y avaient mis la douceur du Ciel ; et si, penchées sur l'humble toit, les deux mères voyaient l'orphelin sur les genoux de la tante, caressant ses bou-

cles blondes, elles devaient être rassurées et bénir la Providence.

Grand fut l'étonnement, lorsque le lendemain, à la messe du matin, on vit tante Ursule se diriger vers l'église avec son petit compagnon.

Mais quand on l'interrogea.

— C'est un petit-neveu que j'ai trouvé dans mes sabots.

A chacun son Noël : les joujoux aux enfants, les enfants aux vieillards.

A. DOURLIAC.

AUX CHAMPS

Causerie agricole et domestique

Utilité des abeilles. — Nourriture des pigeons.

Les abeilles ne seraient pas seulement productrices de miel, les voilà qui sont en passe de devenir les grandes guérisseuses des rhumatisants.

Les piqures d'abeilles et de guêpe feraient l'effet des pointes de feu.

Non seulement il y a révulsion, ce qui est un moyen brutal, mais infaillible, de drainer les « humeurs peccantes » et de tirer le mal à la peau, mais par-dessus le marché, le subtil venin distillé par l'insecte s'extravase dans le sang, où il a vite fait de neutraliser les mauvais virus.

C'est à un docteur autrichien, du nom de Terk, que revient l'honneur de cette méthode curative. Des spécialistes affirment que, pour n'être pas encore entrée dans la pratique courante, elle n'en donne pas moins d'encourageants résultats.

Bien plus, d'après le docteur Lander, ce ne serait pas seulement le rhumatisme que guérirait l'apipuncture : ce serait aussi le rhume, la bronchite, le catarrhe, etc.

Il va de soi que ce supplice de la piqure doit être localisé et dosé avec un soin extrême. Rien n'est laissé à la fantaisie des abeilles ou des guêpes, scrupuleusement en prisonnées d'avance sous une petite cloche de verre qu'on promène méthodiquement sur la partie malade. Perspective agréable !

Pourquoi, du reste, les suaves messagères de l'Hymette, si souvent chantées par les poètes, ne seraient-elles enrégimentées pour le compte, de la médecine opératoire, au même titre que les sangsues ou les mouches de Milan ?

Nourriture des pigeons. — 10 litres d'argile, 3 kilos de farine, une poignée de chacune des substances suivantes : cummin, anis, clous de girofle pilés, aneth, fenugrec, assa foetida en poudre, sel de cuisine, graine de lin, graine d'oiseau, chanvre et piment de la Jamaïque. Tous ces ingrédients sont bien mélangés, délayés dans de l'eau et maniés en une bouillie épaisse, une sorte de pâte dont on forme trois pains que l'on cuit pendant une heure au four chauffé modérément.

LETTRE PATOISE

Dés loi Montaigne.

I vos envie aito di patois de tchié nos.

Voici enne petéte histoire que veut bayé ai musai es baisattes que crayant qu'aint le moyou galant. Ça m'ci qu'avais le moyou ai peu i vos veu bin dire qu'ment ai l'étais bon.